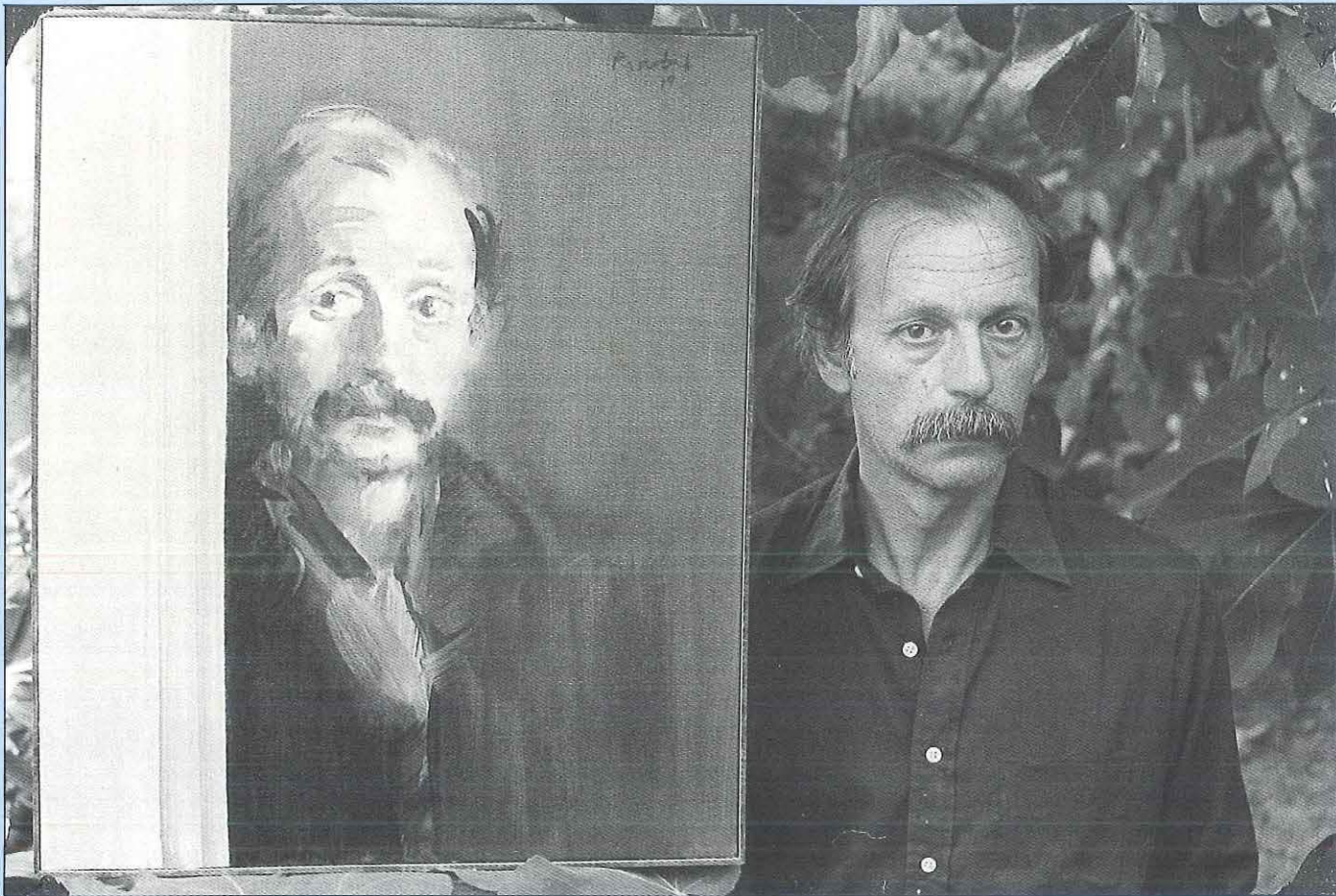


CARLOS PRADAL





Carlos PRADAL

Carlos Pradal est un vrai peintre.

L'adjectif est ici employé à dessein. Non pas qu'il y ait de faux peintres, ou de fausses peintures ! Encore que...

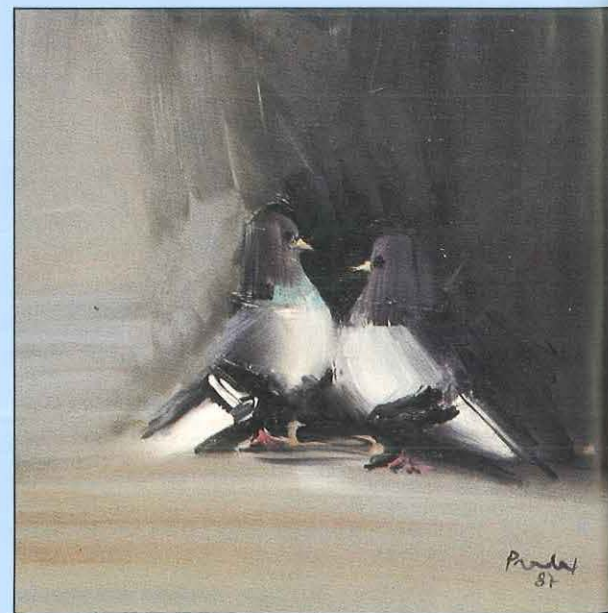
Mais je veux signifier, par ce qualificatif, la totalité de son engagement. D'abord, le choix d'une vie qui, sans la peinture, n'aurait plus, pour lui, de raison d'être. La rigueur d'un métier exercé sans concession aucune à la facilité, avec le mépris de l'argent, ce qui va souvent de pair. Le besoin enfin de recommencer, devant la toile blanche, chaque fois la même lutte.

Dépasser la réalité ! Puisque c'est bien de cela dont il s'agit dans cette œuvre, bâtie touche après touche, toile après toile, thème après thème, sans jamais interrompre le rythme.

« Tu vois ce bol, ce pichet et ces oignons. Eh bien, il faut que dans ma toile, j'en donne une présence plus forte que leur réalité. Sinon, j'ai perdu... » me disait-il un jour.

Cette toile peinte, on l'appelle *Nature morte* ! Morte, en effet, la nature qui a été peinte. Morte dans sa réalité. Morte du combat que lui a livré le peintre pour la faire vivre au-delà d'elle-même et l'offrir à toute une suite de regards vivants.

Si j'en parle, c'est qu'avec les portraits, ces natures non pas *mortes* mais *réelles* sont, par-delà toutes les périodes à thème, constamment présentes dans l'œuvre de Pradal. Et, à travers elles, cette volonté de dépasser la mort des choses et des êtres, comme un des fondements du caractère espagnol.



« La réalité objective, il faut la plier soigneusement, comme on plie un drap, et l'enfermer dans un placard une fois pour toutes » disait un jour Picasso à Brassai. Et Picasso, lui aussi, était espagnol !

Car la peinture de Pradal vient de loin. De la terre d'Espagne d'abord. Mieux, de cette Andalousie aride qui est celle d'Almería, ville dont son père, Gabriel, fut député de la République. Mais, générosité et espoir furent anéantis dans une guerre de la haine. Ce premier combat perdu marqua à jamais l'enfant de sept ans qui dut fuir devant les fusils fascistes. Et il gardera, pour la vie entière, la couleur rouge d'un monde plus juste, ancrée au fond de lui.

A Toulouse, l'exil et son absence de terre ont fait l'adolescent. Jusqu'à ce que vienne le besoin des pinceaux pour, sans doute, se refaire une terre, la *Tierra santa* de l'origine que nous offre cette peinture irrémédiablement espagnole.



En effet, rien dans la palette, les sujets, la touche et la lumière ne peut faire douter de sa parenté avec les Goya, Zurbaran ou Gréco qu'il met au-dessus de tous. Car, c'est sans doute par la peinture, la littérature et la poésie que l'Espagne, de siècle en siècle, a le mieux défini son identité aux yeux de l'humanité.

« Je pense que les Espagnols ne croient qu'en la matière, me disait-il une autre fois. Mais ils demandent beaucoup, jusqu'à ce qu'elle devienne, pratiquement, esprit ! Quevedo termine un de ses sonnets amoureux en disant : Mes os redeviendront poussière, mais poussière amoureuse. »

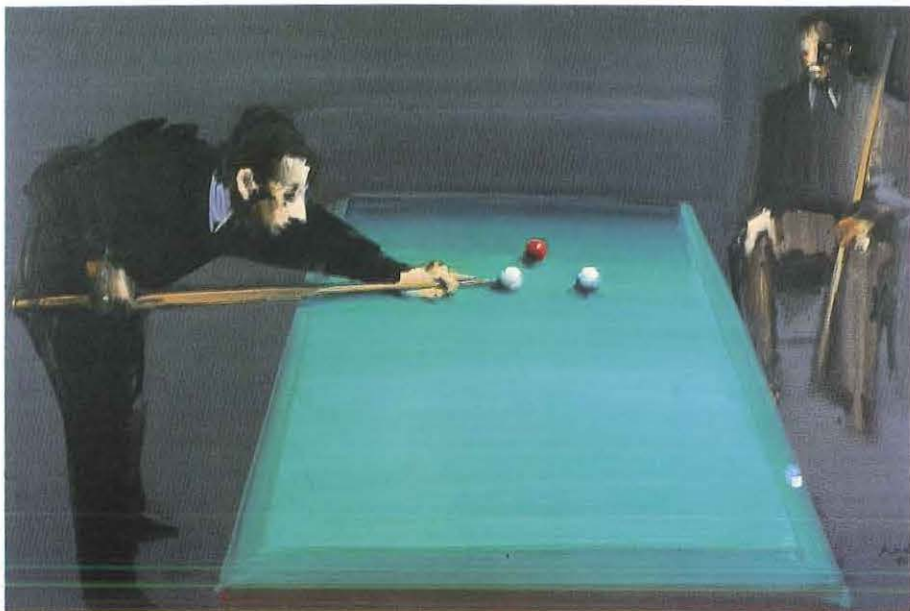
Et, c'est dans cette tradition espagnole que Pradal bâtit son œuvre, inexorablement, l'exil au fond de lui.

De *natures réelles* en portraits est venue une fascination pour les quartiers de viande. Des portraits encore : les amis, les parents... Puis, toujours quelques cruches et pots avec lesquels la lutte ne doit pas faiblir...

Vinrent les passantes, ces femmes qui marchent dans la rue comme si elles savaient où elles vont.

Deux œufs avec un bol. Des oignons sur fond noir... En 1972, c'est la découverte, autour des Halles où il habite, des *pigeons* de Paris et de l'infinité des gris offerts à sa palette. Plus tard, c'est la passion du *billard* qui impose cette lumière basse où les profils se découpent au couteau sur le vert du tapis.

Des portraits, toujours, parmi lesquels Picasso, Pascal, Miguel Hernandez... des autoportraits aussi ; un chou, un paquet de Gauloises, tout ce qui le touche et peut chaque jour l'aider à entretenir sa lutte de peintre pour atteindre le lendemain.

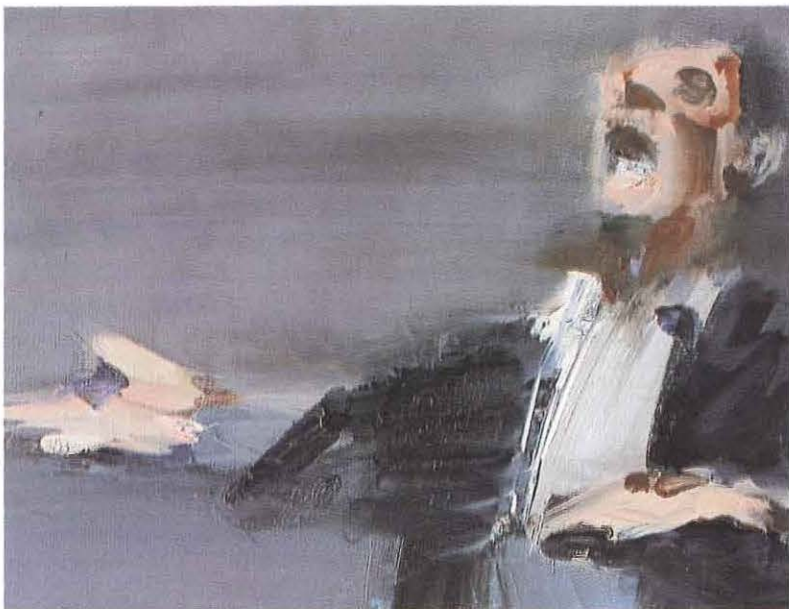


Bref, c'est bien de la réalité de sa vie que Carlos Pradal fait sa propre réalité picturale à laquelle, comme tous les peintres, il tente de croire.

Car je pense que le *vrai peintre* pose la même question à chaque toile blanche et cherche cette hypothétique réponse qui lui permettra de vivre jusqu'à la prochaine toile blanche. Sachant qu'il n'y a, sans doute, pas d'autre réponse que ce que répond la toile peinte.

J'en veux pour preuve la phrase choisie par Carlos pour mettre en épigraphe du livre que lui consacrent les éditions Privat à Toulouse : « *Je passerai ma vie, luttant avec le mystère. Sans aucun espoir de le pénétrer. Mais cette lutte est ma nourriture et ma consolation. Oui, ma consolation !.. Je me suis habitué à trouver un espoir dans le désespoir lui-même.* »

Miguel de Unamuno



1975, c'est le retour en Espagne et les premiers serments de cœur sur la terre d'Almería. Ce voyage d'été sera désormais annuel et la vision de l'incomparable lumière andalouse l'incitera à peindre ces scènes de la vie quotidienne qui n'ont pas changé depuis la fuite de l'enfant. Une redécouverte du *flamenco* et de ce mal de vivre qu'il sait dire entre les cordes nous vaudra une impressionnante série de toiles où les chanteurs nous livrent ce cri venant du plus profond d'une terre où même l'eau manque.

Lorsque nous fut donnée, en 1986, la chance de voir au musée des Augustins de Toulouse, vingt-cinq ans de peinture rassemblés en cent quatre-vingt toiles, nous avons pu mesurer à quel point l'engagement du peintre était lié à ce qu'il a vécu et à ce qu'il est.

La vie est ce qu'elle est ! Notre pouvoir d'agir sur elle est souvent bien inférieur à ce que l'on peut penser. À défaut d'en faire quelque chose, il faut faire. Avancer à sa mesure dans le sillon où l'on a mis le soc.

Conscient de l'irréversible défaite de l'espoir humain, chaque jour Pradal se rend à son atelier et se récite cette phrase entre deux bouffées de cigarette. Puis, il prend ses pinces et se réinvente une lumière.

Je vous le disais bien, mon ami Carlos est un *vrai peintre*.

Michel DIEUZAS